Les Sectes. Images d'une société sans réponse. Paris, L'Harmattan, Paris, 2001, 185 p., (bibliogr., annexe) (coll. « Psycho-Logiques »).

L'ouvrage commence par une citation d'Henri Poincaré sur la nécessaire insoumission de la pensée. Elle en donne la note : on met en garde ici contre la manipulation, contre toute doctrine qui détourne de l'esprit critique. Ainsi, bien que, dès l'introduction, le lecteur soit averti que le contenu des croyances ne sera pas envisagé, on défend dès les premières lignes la liberté de pensée, et l'on se risque par là même à aller à l'encontre de la liberté de croyance : toutes deux sont si difficilement compatibles. L'auteur introduit son objet par une analyse sociologique d'usage où les « sectes » sont le « reflet d'un mal être dans notre civilisation ». Les travaux des sociologues sont néanmoins négligés au profit de sources beaucoup plus ouvertement engagées dans la lutte contre les sectes. On regrettera d'emblée ce déséquilibre.

Dans un premier temps, l'A. essaie de différencier la secte de la religion (qui devient finalement l'Église, même si Weber est le grand absent de cette réflexion) et pointe, pour différence essentielle, la sociabilité : dans une religion, les individus décideraient de leur relation, et de l'intensité de cette relation avec l'institution religieuse ; la secte, au contraire, gèrerait entièrement cette relation ; par ailleurs, les Églises laisseraient une certaine liberté quant à l'adhésion à leur credo, liberté qui serait absente dans la secte.

Elle essaie ensuite de comprendre pourquoi l'on entre dans une secte, sans parvenir cependant à sortir des sentiers battus et s'engageant par ailleurs dans une analyse à la fois très conservatrice et hostile au capitalisme : besoin d'immédiateté, manques affectifs, absence de figure d'autorité – associée notamment à la montée du féminisme et, avec elle, à la perte de l'autorité paternelle comme à l'entrée massive de la femme dans le monde du travail – enfin, éducation matérialiste d'enfants trop gâtés pour apprendre à « distinguer entre le bonheur et l'acquisition de biens matériels ». Finalement, l'entrée dans les sectes ne pourrait être disjointe d'une société devenue trop relativiste et laissant les jeunes choisir par eux-mêmes les valeurs auxquelles ils voudraient adhérer. On pourrait presque croire que l'A. reproche à la société de s'être trop construite sur le mode de la religion et qu'il vaudrait mieux laisser un peu moins de liberté au credo national. Il faudrait en effet « baliser les chemins de l'accomplissement spirituel et personnel » : en gros, faire ce que les sectes font, afin d'éviter qu'elles le fassent à la place des adultes et de la société.

Cette critique de la démarche de K.D. n'empêche pas pour autant de reconnaître que certaines des nouvelles spiritualités constituent effectivement un réel danger. Non pas, comme le pense l'A., parce qu'elles tuent l'esprit critique mais bien plus parce qu'elles abusent de son absence. L'A. reconnaît en effet que « la manipulation mentale n'est pas l'apanage des sectes » mais sans en faire toutes les déductions qui s'imposent : si les différents acteurs de la société peuvent aisément manipuler les foules, c'est qu'il manque à celles-ci la faculté de critiquer. Et si l'on veut que les sectes cessent de manipuler les gens, alors il faut aussi qu'il ne soit plus possible aux autres acteurs de la société de les manipuler. Si l'on veut apprendre la prudence, il ne faut pas que celle-ci se limite aux groupes spirituels. La vulnérabilité n'est pas exploitée que par les groupes spirituels, elle est exploitée par l'ensemble des acteurs sociaux. C'est une grave erreur de vouloir faire deux poids deux mesures. Pour faire renaître l'esprit critique, il faut s'employer, dans une démarche éducative, à lui donner corps dans chacune des activités humaines.

Nathalie Luca.